

LE CORPS ET SES ENTOURS : LA FONCTION SCRIBE

*
Jean Oury

À propos de « Corps, psychose et institution », il m'est venu l'idée de parler du corps, de ses entours et de la fonction scribe.

La fonction scribe fait partie de la logique de Charles Sanders Peirce. Peirce parle de la fonction « graphiste ». Mais Michel Balat l'a remplacée par ce mot bien plus harmonieux de « scribe ». Surtout qu'il y a toute une aura historique sur le mot « scribe ». Il a remplacé également la « fonction grapheur » par le « musement ». Et le troisième terme, c'est « l'interprétant » ou « les interprétants ». Tout cela pour situer dans quel domaine logique je veux parler ici.

Depuis toujours, dans ce travail, aussi bien à l'hôpital que dans les « entours » de l'hôpital et ailleurs, et même dans la vie quotidienne de tout un chacun, il y a une tendance, depuis des millénaires, de glisser vers des relations dyadiques, des dyades, ce qui me semble une pente dangereuse, la plus aliénante qui soit. Les dyades, ça aboutit à des structures institutionnelles - aussi bien dans les hôpitaux que dans les écoles, dans les administrations - de nature incestueuse. Le modèle de la dyade, c'est la relation incestueuse.

Alors, quelles sont les procédures pour essayer, non pas d'ouvrir la dyade, mais de proposer quelque chose qui serait plus efficace ? Introduire une triade ? Mais alors, à partir de là, ça exigerait un développement d'une grande complexité...

Ce que j'avais appelé les « entours », il y a bien longtemps, se substituait au mot, peut-être trop banal, d'« ambiance ». Depuis toujours, quand on parle de cette prétendue psychothérapie institutionnelle - qui n'existe pas, comme le disait Tosquelles : c'est un mouvement, et ça ne peut exister que si on y est, et d'une certaine façon -, un des arguments, peut-être le plus solide, c'est de dire que l'ambiance, ça compte. Ce n'est pas la même chose d'être enfermé dans une cellule - comme on le voit à nouveau de plus en plus dans cet univers technocratique - d'être dans un « quartier d'agités », un « quartier de gâteaux » ou de « bons travailleurs », etc., ce n'est pas la même chose que de vivre dans des structures bien plus dialectisables comme les clubs thérapeutiques (depuis les années 1940), véritables opérateurs pour essayer d'« ouvrir » les systèmes institutionnels cloisonnés.

Alors, bien sûr qu'il faudrait redéfinir toujours et encore ce qu'on appelle l'« opérateur logique » des clubs thérapeutiques. De même, quand on dit « le corps », il faudrait préciser; surtout que la langue française est toujours pleine d'équivoques. Le corps dont parle Freud la plupart du temps, ce n'est pas le « *Körper* » mais le « *Leib* ». Quand Gisela Pankow parle de l'image du corps, elle parle du « *Leib* ». Quand Viktor von Weizsäcker parle de « somatoses », il parle du « *Leib* » ; ce qu'on traduit souvent par « le corps que je suis », traduction tout à fait approximative, c'est plutôt la « chair », l'incarnation. C'est ce corps qui est susceptible de recevoir quelque chose des entours. Autrement dit, topiquement - je m'excuse de ramasser toutes ces choses en si peu de temps -, on pourrait situer la fonction scribe au niveau du « *Leib* ». C'est une proposition, une hypothèse, ou, comme le dit Peirce, une inférence abductive, c'est-à-dire « On verra bien ce que ça donne. Si ça ne colle pas, on peut très bien rayer et parler d'autre chose, d'une autre façon » ; ce que Peirce appelait le « faillibilisme ». Mais, en situant la fonction scribe au niveau du corps en tant que « *Leib* », peut-on définir, d'une façon un peu plus précise, quelque chose ?

Par exemple : quels sont les rapports entre le grand Autre, les entours et le corps ? On peut s'appuyer sur certaines définitions, certains principes : quand Lacan parle du grand Autre, il dit bien : « Ne cherchez pas le grand Autre ailleurs que dans le corps. » Je ne peux pas résister à l'envie de vous lire une petite phrase de Lacan, dans un autre contexte (dans l'argument de son séminaire sur la logique du fantasme). Il disait ceci : « Ce lieu de l'Autre - grand A - n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps ; il n'est pas intersubjectivité, mais cicatrice sur le corps tégumentaire, pédoncule à se brancher sur ses orifices pour y faire office de prise, artifices ancestraux et techniques qui le rongent. »¹

C'est dans cette dimension-là qu'on pourrait se demander quel est le processus qui fait qu'il y a quelque chose qui s'inscrit au niveau du « *Leib* ». Je propose d'appeler ça la « fonction scribe ». En précisant que, pour que ça puisse s'inscrire - quand on dit « inscrire », ça ne veut pas dire « écrire », c'est très différent -, il faut, logiquement, définir une surface d'inscription. C'est ce que, dans la logique de Peirce, on appelle des « feuilles d'assertion ». Des feuilles d'assertion qui sont multiples - je prends souvent l'image d'un millefeuilles. Ça s'inscrit à différents niveaux des feuilles, un peu comme une surface de Riemann, d'un plastique comme on dit en mathématiques.

Il m'a semblé que cette préoccupation d'inscription, c'était la première démarche de Freud, en particulier dans l'« *Entwurf* », en 1895, dans ce qu'on appelle « Projet pour une psychologie ». Il essayait de définir quelque chose de l'ordre d'une inscription : les

« Bejahungen ». C'est-à-dire, pas simplement des affirmations, mais quelque chose qui va marquer, qui va faire trace, qui va pouvoir s'organiser ensuite pour constituer ce qu'il a appelé, d'une façon provisoire, le « système Psy ». Peut-on dire que ces premières inscriptions vont définir le corps ?

Je me souviens d'une réflexion de Lacan qui me semblait tout à fait en concordance avec ça. C'était aux Secondes Journées de Rome, en 1974 ; il disait que le « corps fait jouissance du réel ». Ça veut dire quoi, faire jouissance du réel ? Ça veut dire justement que ça peut s'inscrire, mais sous forme d'une logique particulière qui est le langage. Non pas la langue, non pas la parole, mais le langage. C'est-à-dire ce qui permet qu'il puisse y avoir de la langue et de la parole. Pour pouvoir s'inscrire, la « jouissance » est essentielle. C'est à partir de là que ça m'avait semblé intéressant de situer la fonction scribe, la fonction d'inscription au niveau du corps. Avec cette chose particulière qui est propre à la logique triadique de Peirce, que ce qui est premier, c'est la fonction scribe, l'inscription. Il faut préciser que le « scribe » inscrit sans savoir ce qu'il inscrit. Il est dans le présent. Mais, pour pouvoir comprendre quelque chose, il faut quand même qu'il y ait une temporalité un peu plus étoffée.

On peut donc se poser le problème : qu'est-ce qui permet qu'il puisse y avoir inscription ? Une dimension qui demanderait à être développée, par exemple à propos de l'autisme, des psychoses infantiles, de la schizophrénie même, et de beaucoup d'autres troubles là où il y a un défaut d'inscription. Cliniquement, bien souvent, on a cette impression : il y a des sortes de stéréotypies, des choses qui patinent, qui ne prennent pas - comme on le dit d'une sauce - parce qu'il y a défaut d'inscription.

Mais l'inscription, qu'est-ce qu'elle inscrit ? Elle inscrit quelque chose qui est là, mais pas de toute éternité, de l'ordre de l'inconscient - qui n'est qu'un concept -, de ce que Peirce et Michel Balat appellent le continu. On peut dire en effet que ça pense tout le temps, même quand on dort. Mais le penser, « *das Denken* », et ce musément ne peuvent vraiment commencer à exister que s'il y a déjà un processus d'inscription. Ce n'est pas pour autant que ça va donner un sens. Le sens est donné par ce que Peirce appelle les « interprétants », qui vont intervenir justement pour moduler tout ce qui s'est inscrit d'une façon non pas automatique, mais sans conscience. On voit bien que ce qui permet l'inscription - et je vais revenir aux entours - en restant dans cette logique triadique particulière, c'est quelque chose de l'ordre d'une sorte de rupture, de coupure, presque de hasard ; c'est l'introduction d'une discontinuité. Et cette inscription va essayer d'inscrire quelque chose d'un autre ordre, qui est de l'ordre du continu, du musément, du penser. Mais, forcément, du fait même de la discontinuité, ça ne sera que partiel : il restera toujours quelque chose de non inscrit. Hypothèse : est-ce que ça ne serait pas par là qu'on trouverait ce que Lacan appelle le « non-spécularisable », c'est-à-dire l'objet « a » qui joue un rôle essentiel dans la thématique logique de ces questions-là ?

Autrement dit, pour qu'il puisse y avoir inscription, ça nécessite une possibilité de surprise, de coupure. Si on projette ce raisonnement-là - et je vais y revenir pour mieux préciser ce qu'on entend par le corps, le « Leib » - dans les entours, dans les structures institutionnelles, ça a des conséquences ça permet qu'on puisse supprimer les cellules, les quartiers d'agités, etc. En fin de compte, ça permet de modifier les structures hospitalières et autres, pour développer ce qu'on a toujours appelé « la liberté de circulation ». La liberté de circulation, ce n'est pas forcément circuler physiquement, mais c'est que ça circule dans la tête. Une liberté de circulation, ça obéit à une sorte de programmation institutionnelle - ça a été mal compris, tout ça - une programmation institutionnelle du hasard. Tout le monde rigolait : comment peut-on programmer le hasard, hein ? Mais justement, s'il y a une liberté de circulation, il y a une possibilité de mettre en place, pour tout un chacun, d'une façon singulière, non pas des itinéraires, mais des chemins, des chemins qui ne sont pas tracés d'avance et à partir desquels, par hasard, il y aura possibilité de rencontre. On retombe là dans une dimension logique de la rencontre qu'on appelle, en reprenant des termes classiques tels que la « tuchè », c'est-à-dire ce qui arrive par hasard et qui va toucher - en soulignant des formulations de Lacan -, quelque chose de l'ordre du réel. Un sillon sera tracé d'une façon définitive dans ce qu'on appelle le réel, et ça changera quelque chose. Toute vraie rencontre se fait par hasard et touche le réel. Pour qu'il puisse y avoir rencontre, il faut qu'il y ait une sorte de rupture dans le continuum de la vie quotidienne ; une sorte de surprise. Non pas d'étonnement, mais de surprise ; et c'est à partir de là qu'il y a possibilité d'entrer dans cette logique de la fonction scribe. Il y a une corrélation entre ce que je viens de dire de la fonction scribe au niveau du « Leib » et les « possibilisations » qu'on essaye de mettre en forme dans les structures institutionnelles.

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que c'est possible, est-ce que ça suffit pour instituer une dimension triadique qui lutte contre ces relations duelles, contre les dyades ? Quel est l'opérateur logique qui peut permettre qu'il puisse y avoir une prise au niveau du corps ? Qu'est-ce qui est possible ? Cet opérateur majeur, n'est-ce pas le concept de transfert ?

Mais qu'est-ce que ça veut bien dire, le transfert, dans une structure institutionnelle ? Quelquefois, dans certains groupes, on a l'air un peu « ringard » de parler du transfert. C'est d'autant plus important de le redéfinir toujours. Qu'est-ce qui permet qu'il puisse y avoir liberté de circulation, qu'il puisse y avoir rencontre, et que cette rencontre soit justement de l'ordre d'une coupure, c'est-à-dire d'une possibilisation de relancer la fonction scribe ?

On sait bien que dans les structures collectives, avec beaucoup de travail, de vigilance et de présence, pour maintenir quelque chose de l'ordre du transfert, surtout au niveau d'une collectivité avec une dominante de psychotiques, il est nécessaire de formuler des modalités un peu particulières de transfert. C'est pour ça que j'avais proposé, il y a longtemps, la notion de « transfert dissocié », en rapport avec la dissociation schizophrénique, la « Spaltung », etc. Transfert dissocié, c'était en même temps pour m'accorder avec ce que disait Tosquelles sur les multi-investissements transférentiels, les investissements les plus saugrenus, même les plus invisibles, qui maintiennent en existence certains psychotiques.

Sur ce plan-là, le transfert garde sa définition de base, qui est une mise en acte du désir inconscient. D'où cet axiome que je répète toujours : « Qu'est-ce que je fous là ? » et « Qu'est-ce que vous foutez là ? » Sorte de réduction phénoménologique extrême qui met en question le désir inconscient. Toujours le « désir-inconscient », qu'on devrait écrire en un seul mot pour qu'il n'y ait pas de dérive vers ce que beaucoup de nouveaux philosophes appellent le désir, qui n'a rien à voir avec le désir inconscient. C'est celui-ci qui soutient le transfert. Là encore, c'est simplement des points de repère, des balises qu'il faut chercher un peu partout, mais en particulier dans le séminaire sur le transfert de Lacan, de 1960-1961. Dès la première phrase, il parle de la « disparité subjective ». C'était pour souligner que toute cette affaire de mise en place d'un transfert exclut toute réciprocité. Il ne s'agit pas, au sens de Marcel Mauss, de don et de contre-don ; c'est vraiment une disparité, c'est-à-dire, dès l'entrée, quelque chose qui va lutter contre la relation dyadique qui pourrait s'instaurer.

On connaît les querelles à propos de la notion de « relation duelle ». On sait très bien que ça n'existe pas, la relation duelle, ni en psychanalyse ni dans la simple rencontre, la simple consultation. Il y a tout un monde qui est là, à travers celui qui vient pour parler. Or, cette sorte d'ouverture logique, par la mise en question du transfert, fait qu'il va y avoir possibilité de gérer une structure institutionnelle ouverte, non fermée vers des systèmes dyadiques.

Il y a quelque chose qu'il me semble intéressant de mettre aussi dans la balance logique : un mot de Freud, qui a été mis en valeur, ces temps-ci, par Nathalie Zaltzman. Elle commente, d'une façon très articulée, ce mot de Freud difficilement traduisible « *Kulturarbeit* ». C'est à partir de *Le moi et le ça*, *Le malaise dans la culture*, *Moïse et le monothéisme*, etc. Quand on dit « *Kultur* », on ne peut pas traduire par « culture » en français, ni par civilisation ; cela relève des difficultés de traduction... Mais, approximativement, disons « travail de la culture ». Freud souligne que toute analyse, singulière, est de l'ordre de la « *Kulturarbeit* ».

C'est-à-dire que ce n'est pas enfermé sur le « moi » spéculaire, ce n'est pas enfermé sur des petits problèmes prétendument personnels. Une véritable analyse ouvre sur soi-même et sur les rapports avec les autres, sur les semblables. Il y a une sorte de travail profond, de mise en question de la culture. Il semble que, dans le travail institutionnel, on est, qu'on le veuille ou non, au niveau de la « *Kulturarbeit* ». Il y a une dimension analytique qui doit être préservée, qui peut se manifester indirectement. Pierre Delion disait tout à l'heure l'importance, qui avait été bien soulignée par Tosquelles et d'autres, dans le système institutionnel, du travail au niveau des constellations, des « constellations transférentielles »... C'est l'image même des multi-investissements, et en même temps du transfert dissocié et de quelque chose d'autre qu'il faudrait préciser.

Par exemple, il y a une dimension qu'on oublie quelquefois mais, quand on parle, quand on rencontre l'autre, qu'on dit n'importe quoi, dans une certaine langue, on s'adresse à l'autre, sans réfléchir. Si l'autre ne vous comprend pas, on se dit : « Tiens, ça fait problème ! » Mais, en général, on se comprend. Autrement dit - les linguistes l'avaient dit depuis bien longtemps - il y a à la base de toute conversation une « communauté linguistique ». Du fait qu'on parle cette langue-là, ça va de soi qu'on va se comprendre... Même si on comprend de travers, ce n'est pas grave : des phrases vont pouvoir prendre une signification... Il y a donc un préalable à toute conversation.

De même, dans des collectivités où il y a beaucoup de schizophrènes, on peut supposer qu'il y a une base, une sorte de système partagé dans lequel on peut parler une certaine langue. Dans cette « communauté linguistique », il y a quelque chose de l'ordre d'un lien ou d'un lieu, d'une certaine familiarité. Même sans parler, un simple geste suffit... N'est-ce pas ça qui est à la base de ce qui va permettre qu'on puisse se comprendre et qu'il puisse y avoir des relations transférentielles ou autres ? Peirce disait que, en plus du message qu'on peut déchiffrer, il y a une « connaissance expérientielle collatérale »...

Sur un plan neurologique, on sait bien qu'il y a des affections - ça a été décrit en particulier par un neurologue, Conrad, il y a longtemps, Ajuriaguerra en parle très bien - qui touchent les « *Vorgestalten* », les pré-formes. De même, quand on décrit les « entours », il y a des choses qui peuvent prendre forme mais qui ne sont pas encore des formes. Mais pour que ça puisse se faire, ça ne va pas de soi.

Ça ne va pas de soi parce qu'il y a des difficultés chez les schizophrènes, du fait qu'ils sont enfermés dans un monde où il n'y a pas accès à cette sorte de familiarité de la préforme ; mais il y a surtout le style d'organisation de ce qu'on appelle, d'une façon euphémique, les « lieux de soin ». On peut dire que le style d'organisation, du fait même des allures un peu naïves et simplistes de tout l'univers technocratique actuel, fait que ça détruit les possibilités de préforme, et en fin de compte de connaissance collatérale... du fait même qu'il y a là des cloisonnements, une hiérarchie qui empêche tout partage, non pas des responsabilités mais des possibilités d'existence.

C'est ce qui correspond - et Tosquelles avait toujours insisté sur cette dimension au fait que rien n'est possible, aussi bien de parler du transfert ou des choses comme ça, de la fonction scribe ou de ce que vous voulez, rien n'est possible s'il n'y a pas d'une façon permanente la mise en place d'une « analyse institutionnelle » (qui n'est pas une « psychanalyse » institutionnelle). L'analyse institutionnelle, c'est l'analyse de l'aliénation sociale massive dans laquelle on trempe tous et qui empêche justement d'avoir accès à cet univers de préforme, lequel peut se marquer, sans qu'il y ait vraiment de parole, par quelque chose que j'avais appelé une certaine « connivence ». Connivence qui est souvent intermédiaire entre les relations de sympathie et d'empathie, au sens de Max Scheler.

Ça me semble en effet toujours périlleux de parler de psychose, de transfert, de désir, etc., sans mettre en question cette dimension d'analyse institutionnelle qui relève d'une des deux grandes « surdéterminations ». Autrement dit: pour pouvoir argumenter quelque chose, pour pouvoir délimiter un certain espace de réflexion, il me semble qu'il faut tenir compte d'une part de cette invention de Freud qui est la « surdétermination inconsciente », qui se marque dans toute l'élaboration de la théorie analytique, pas simplement les lapsus ou les actes manqués, mais également dans l'ordre des symptômes, des fantasmes, etc. Et, d'autre part, d'une « surdétermination sociale » énorme, celle qui est la plus difficile à discerner parce qu'on baigne dedans ; nous sommes en effet tous aliénés d'une façon extraordinairement lourde.

Or, pour avoir accès à un espace analytique concret, il faut faire une critique permanente des deux. Autrement dit : est-ce que la qualité des entours, la structure des entours, la façon d'être là-dedans, la mise en place d'une analyse au sens de l'analyse du transfert, même psychotique, jouent un rôle sur la structure du « Leib », du corps ? On rappelle toujours, pour justifier cette assertion, « l'hospitalisme » de Spitz, mais il y a des quantités d'autres choses. Il y a là ce que j'appelais une « dimension pathoplastique », qui joue un très grand rôle sans pour autant déterminer la structure du sujet auquel on a affaire.

Tout ceci demanderait un rappel d'un point de vue métapsychologique plus personnel. (On en a parlé ici à propos de ce qu'on peut appeler le « narcissisme originaire ».) Je formulais tout à l'heure, à propos de la fonction scribe, l'hypothèse que les « feuilles d'assertion », on peut les situer au niveau même du narcissisme originaire. C'est là qu'il peut y avoir inscription, inscription dans le corps. Cette inscription pouvant aller jusqu'à l'organisation de « somatoses », même au niveau des défenses immunitaires. Ça peut aller très loin. Il faut donc qu'il y ait possibilité d'inscription : surface d'inscription suffisamment libre, débarrassée; ce qu'on appelle une tessère.

Il semble que le « Leib » ne peut se constituer, n'avoir une consistance suffisante, que si on essaye de voir à quoi il correspond dans l'ensemble de la métapsychologie. Alors, pour aller vite, je voudrais dire ce que Freud a découvert, mis en place d'une façon primordiale, lorsqu'il a parlé de la « *Bejahung* » en rapport avec l'inscription première, c'est que cette inscription peut être suivie logiquement dans les articulations entre la « *Bejahung* », le « *Reizschutz* » (le pare-excitation), etc., pour en arriver au refoulement originaire, en corrélation avec ce que Lacan appelle la « métaphore primordiale », non étrangère à la problématique du sens. Cette métaphore primordiale va « encloser », clore, le refoulement originaire.

Le corps est en corrélation avec le refoulement originaire, lequel est le lieu de l'oubli. On ne peut pas se souvenir sans l'oubli ; la mémoire n'existe pas sans l'oubli, l'existence même n'existe pas sans l'oubli. On peut dire que la psychose est une sorte de « fuite de l'oubli ». Il y a d'autre part l'articulation avec le narcissisme originaire : le lieu du « hors-temps », qui correspond à l'attente, la pure attente, non à l'espoir.

Or, l'articulation entre l'oubli et l'attente ne peut se manifester - et c'est là peut-être une des articulations possibles de la fonction scribe - qu'au niveau du narcissisme originaire, c'est-à-dire de ce qu'il en est de cette énergie absolue (« énergéïa ») qu'on appelle la « pulsion de mort ». La pulsion de mort - et non la pulsion de destruction permet la cohérence, la cohésion, du narcissisme originaire. Par exemple, aussi bien dans l'autisme que dans la schizophrénie, il y a une perte de délimitation au niveau du narcissisme originaire, une perte d'efficacité, une perte des limites du fait qu'il y a une sorte d'infiltration de la pulsion de mort par la pulsion de destruction.

Enfin, à propos des « entours », vous pourriez articuler ce qu'aussi bien Viktor von Weizsäcker qu'Erwin Strauss, ou Henri Maldiney ou Jacques Schotte décrivent autour de la fonction « pathique ». Cependant, il semble que la fonction pathique est quelque chose de très articulé qui suppose qu'il y a du vouloir, du pouvoir, du devoir, un « commerce », une circulation, ce qui exige des sujets pas tellement psychotiques, tandis que chez ceux-ci les rapports sont plus archaïques entre ce qui est vécu existentiellement et ce qu'il en est justement de la non-délimitation.

Il faudrait avoir le temps d'articuler, au niveau de l'existence, la « priméité » au sens de Peirce, le « tonal » dont parle Michel Balat... Quand Lacan dit « Ya d'l'un », c'est déjà très articulé. Or, ce qui est en question d'une façon plus archaïque, c'est « il y a », tout court. On est encore loin de l'un. Pour justifier la dimension psychothérapique vis-à-vis des psychotiques, qu'est-ce qui est en question ? Quelle est la finalité de ce qu'on fait ? Quelle en est la justification ? On peut proposer ceci : c'est d'arriver à ce qu'il puisse y avoir une émergence, un rassemblement. Cette émergence, ce rassemblement, même pendant quelques instants, nécessite une mise en question, et des entours et du « Leib », et en même temps du savoir. Qu'est-ce qui fait, de vivre existentiellement avec d'autres, avec des rencontres qui se font par hasard, qu'il soit possible, à un moment donné, que tel psychotique puisse accéder à la fonction scribe ? Est-ce que ça peut s'inscrire ?

Annexe : Extraits de « Logique du Fantasme » de Lacan
10 mai 1967

(...) Passons à l'*Autre* comme le lieu où prend place le signifiant. Je ne vous ai pas dit jusqu'ici qu'il était là, le signifiant. Parce que le signifiant n'existe que comme répétition, parce que c'est lui qui fait venir la chose dont il s'agit comme vraie. A l'origine on ne sait pas d'où il sort. Il n'est rien que ce trait qui est aussi coupure à partir duquel la vérité peut naître. L'*Autre*, c'est le réservoir de matériel pour l'acte. Le matériel s'accumule, très probablement du fait que l'acte est impossible. Quand je dis ça, je ne dis pas qu'il n'existe pas, ça ne suffit pas pour le dire, puisque l'impossible c'est le Réel, simplement, le Réel pur. La définition du possible exigeant toujours une première symbolisation, si vous excluez cette symbolisation, elle vous apparaîtra plus naturelle, cette formule : l'impossible c'est le Réel.

Il est un fait qu'on n'a pas prouvé que l'acte sexuel, la possibilité, dans aucun système formel. Qu'est-ce que ça prouve qu'on ne puisse pas le prouver maintenant que nous savons très bien que non-décidabilité n'implique pas du tout irrationalité, qu'on définit, qu'on cerne parfaitement, qu'on écrit des volumes entiers sur ce domaine du statut de la non-décidabilité, et qu'on peut parfaitement la définir logiquement. En ce point, alors, qu'est-ce que c'est cet *Autre* ? Quelle est sa substance ? Je me suis laissé dire — car à la vérité, faut croire que je m'en laisse de moins en moins dire, puisque je ne l'entends plus — pendant un temps, que je camouflais dans ce lieu de l'*Autre* l'*esprit*. L'ennuyeux, c'est que c'est faux. L'*Autre*, à la fin des fins, vous ne l'avez pas encore deviné, c'est le corps.

Pourquoi appellerait-on quelque chose comme un volume, un objet, en tant que soumis aux lois du mouvement, en général, comme ça, un corps. Pourquoi parlerait-on de la chute des corps ? Quelle curieuse extension du mot corps ! Quel rapport entre une petite balle qui tombe de la tour de Pise et le corps ? Si ce n'est qu'à partir de ceci : que c'est d'abord le corps, notre présence de corps animal qui est le premier lieu où mettre des inscriptions, le premier signifiant, comme tout est là pour nous le suggérer dans notre expérience. A ceci près, que nous passionnons toujours les choses quand on parle de la blessure, — on ajoute narcissique et on pense tout de suite que ça doit bien embêter le sujet qui est naturellement un idiot — il ne vient pas à l'idée que l'intérêt de la blessure c'est la cicatrice. La lecture de la Bible devrait être là pour nous rappeler avec les roseaux mis au fond du ruisseau où vont paître les troupeaux de Jacob, que les différents trucs pour imposer au corps la marque ne datent pas d'hier, que si on ne part pas de l'idée que le symptôme hystérique, sous sa forme la plus simple, n'a pas à être considéré comme un mystère mais comme le principe même de toute possibilité signifiante, qu'il n'y a pas à se casser la tête, que le corps est fait pour inscrire quelque chose qu'on appelle la marque. Le corps est fait pour être marqué. On l'a toujours fait, et le premier commencement du geste d'amour c'est toujours, un petit peu, d'ébaucher plus ou moins ce geste.

Ceci dit, quel est le premier effet, l'effet le plus radical de cette irruption de l'Un en tant qu'il représente l'acte sexuel au niveau du corps ? Eh bien c'est ce qui fait quand même notre avantage sur un certain nombre de spéculations dialoguées sur les rapports de l'Un et du Multiple, nous savons que ce n'est pas du tout si dialectique que ça. Quand cet *un* fait irruption au champ de l'*Autre*, c'est-à-dire au niveau du corps, le corps tombe en morceaux. Le corps morcelé, voilà ce que notre expérience nous démontre exister aux origines subjectives. L'enfant rêve de dépeçage, il rompt la belle unité de l'empire du corps maternel, ce qu'il ressent comme menace c'est d'être par elle déchiré. Il ne suffit pas de découvrir ces choses et de les expliquer par une petite mécanique, un petit jeu de balle, — l'agression se reflète, se réfléchit, revient, repart, qui a commencé ? — avant cela, il pourrait être utile de mettre en suspens sa fonction, à ce corps morcelé, c'est-à-dire le seul biais par où il nous a intéressé en fait, à savoir sa relation à ce qui peut en être de la vérité en tant qu'elle-même est suspendue, à l'alétheia et au caractère recelé de l'acte sexuel. A partir de là, bien sûr, la notion de l'Éros sous la forme que j'ai récemment raillée d'être la force qui unirait d'un attrait irrésistible toutes les cellules et organes que rassemble notre sac de peau, conception pour le moins mystique, nous ne faisons pas la moindre résistance pour nous en distraire et le reste ne s'en porte pas plus mal, c'est une fantaisie compensatrice des terreurs liées à ce fantasme orphique que je viens de vous décrire. Ce n'est pas du tout explicatif d'ailleurs, il ne suffit pas que la terreur existe pour qu'elle explique quoi que ce soit.

Il vaut mieux se diriger dans la voie de ce que j'appelle système consistant, logique. Car en effet, il faut que nous en arrivions maintenant à ceci : pourquoi y a-t-il cet *Autre* ? Qu'est-ce que c'est que la position de cet étrange double que prend — remarquez-le — le sein ? Car l'*Autre*, lui, n'est pas deux. Cette position de double que prend le sein quand il s'agit d'expliquer ce curieux *un* qui, lui, se noue dans la bête à deux dos, autrement dit dans l'étreinte de deux corps, c'est de cela qu'il s'agit. Ce n'est pas de ce drôle d'Un qu'il est lui l'*Autre*, encore plus drôle ! Il n'y a entre eux, — je veux dire le champ de l'Un et le champ de l'*Autre* —, aucun lien, au contraire. C'est pour cela même que l'*Autre* c'est aussi l'inconscient, c'est-à-dire le symptôme sans son sens, privé de sa vérité, mais par contre chargé toujours plus de ce qu'il contient de savoir. Ce qui les coupe l'un de l'autre, c'est ce qui constitue le sujet. Il n'y a pas de sujet de la vérité, sinon de l'acte en général, de l'acte qui peut-être ne peut pas exister en tant qu'acte sexuel.

Ceci est spécifiquement cartésien, le sujet ne sait rien de lui sinon qu'il doute, le doute, comme dit le jaloux qui vient de voir par le trou de la serrure un arrière-train en position d'affrontement avec les jambes qu'il connaît bien ! il se demande si ce n'est pas Dieu et son âme ! Le fondement du sujet de Descartes, son incompatibilité avec l'étendue n'est pas raison suffisante à identifier à l'étendue le corps, mais son exclusion de sujet est par contre par là fondée, et à le prendre par le biais que je vous présente, la question de son intime union avec le corps, — je parle du sujet, non pas de l'âme —, n'en est plus une. Il suffit de réfléchir à ceci : qu'il n'y a, quant au signifiant, c'est-à-dire à la structure, aucun support d'une surface, par exemple, que le trou qu'elle constitue par son bord, il n'y a que cela qui la définit. Élevez les choses d'un degré, prenez les choses au niveau d'un volume, il n'y a d'autre support du corps que le tranchant qui préside à son découpage.

Ce sont là des vérités topologiques dont je ne trancherai pas ici si elles ont rapport ou non avec l'acte sexuel. Mais toute élaboration possible de ce qu'on appelle l'algèbre de Boole exige ceci qui nous donne l'image de ce qu'il en est du sujet à ce joint entre ce que nous avons défini comme l'Un et l'*Autre*. Le sujet est toujours d'un degré structural au-dessous de ce qui fait son

corps, c'est ce qui explique aussi que d'aucune façon sa passivité, à savoir ce fait par quoi il dépend d'une marque du corps, ne saurait être d'aucune façon compensée par aucune activité, fût-elle son affirmation en acte.

De quoi l'Autre est-il l'Autre ? —J'en suis chagrin, le temps d'une démesure, peut-être aussi un certain usage paradoxal de la coupure, dans ce cas, prenez-le pour intentionnel, fera que je vous laisse aujourd'hui avec le terme de leurre. L'Autre n'est l'Autre que de ceci, qui est le premier temps des trois lignes, à savoir ce « a ». C'est de là que je suis parti lors de nos derniers entretiens, pour vous dire que sa nature est celle de l'incommensurable, plutôt que c'est de son incommensurable que surgit toute question de mesure. C'est sur ce « a », un objet ou non, que nous reprendrons notre entretien la prochaine fois.